

Albrecht, Erhard

Des aspects méthodologiques de l'intégration des sciences

Organon 10, 19-23

1974

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Erhard Albrecht (République Démocratique Allemande)

DES ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES DE L'INTÉGRATION DES SCIENCES

Le problème de l'intégration et de la différenciation des sciences de notre époque fait naître la question si, par une méthodologie générale des sciences, on peut diriger le processus d'intégration des sciences pour que, malgré une grande tendance à la différenciation, au XX^e siècle aussi on puisse parler d'une unité des sciences. Il est connu que l'idée de *l'Universitas litterarum* a influencé et stimulé les connaissances scientifiques, pendant des siècles entiers. René Descartes lui-même, le fondateur de la philosophie critique et rationaliste moderne a déployé de grands efforts pour parvenir au fondement logique de l'unité du savoir, et à une science universelle. A cette époque, il était encore possible de parvenir à d'importants résultats simultanément en philosophie, mathématiques et d'autres sciences de la nature et de faire des découvertes sur des sujets appartenant aux domaines les plus variés des sciences. Cela un Descartes aussi bien qu'un Leibniz nous le prouvent. Non seulement Descartes, le premier des esprits systématiques des temps modernes, posa les fondements théoriques des systèmes de Hobbes, Spinoza, Leibniz et du matérialisme français du XVIII^e siècle; il fut aussi le fondateur de la géométrie analytique (1637), qui apporta une conception claire des notions fondamentales de la théorie des fonctions. Il publia, en 1637, sa «Dioptique» pour expliquer les lois de la réflexion et de la réfraction, base de la théorie ondulatoire de Huyghens. Malgré ses efforts intenses, couronnés de succès, dans les sciences particulières, Descartes fut toujours conduit par l'idée d'une science universelle. Il l'imaginait comme but et couronnement de tout son combat pour une connaissance scientifique. Le centre d'une telle science devait être l'homme qui réfléchit et connaît, libéré de toute tutelle qu'impliquaient les dogmes ecclésiastiques et scholastiques. C'est de cette manière qu'on doit comprendre son «cogito,

ergo sum». «Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose; et remarquant que cette vérité: *Je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des Sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.» (René Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, IV^e partie).

La science, selon Descartes, doit être une recherche, conduite sur des bases méthodiques, des rapports ou relations entre les processus et les phénomènes du monde; libérée de toute spéculation, elle doit servir à la conduite d'une vie heureuse et à l'amélioration de l'existence terrestre; elle est un projet d'une science universelle qui pourrait élever notre nature à son plus haut degré de perfection. L'homme, selon Descartes, possède non seulement la certitude que ce monde peut être soumis à la théorie, mais aussi qu'il peut être matériellement dominé. La philosophie n'atteindra son but que lorsqu'elle passera à l'application pratique et ainsi nous rendra maîtres et possesseurs de la nature.

Ces réflexions tout à fait modernes sur l'unité de la théorie et de la pratique ne pouvaient trouver leur réalisation que dans la philosophie marxiste. La philosophie idéaliste, surtout depuis la seconde partie du XIX^e siècle, a complètement brisé l'unité des sciences. Avant tout, ce furent les néo-kantiens Windelband et Rickert qui établirent ce clivage: sciences culturelles et sciences naturelles, sciences historiques et sciences normatives, sciences idéographiques et sciences nomothétiques, ainsi formulaient-ils des oppositions absolues.

Depuis l'allocution du philosophe idéaliste d'obédience néo-kantienne Windelband, à l'occasion de son entrée en fonction comme recteur, et depuis les publications de Rickert, il est devenu une habitude de la philosophie et de la sociologie idéalistes de séparer, d'une manière absolue, la nature de la société, de démontrer que nature et société n'ont aucune unité, c'est-à-dire qu'aucun rapport conforme aux lois et préalable n'existe entre les phénomènes au sein de la nature et au sein de la société. Mais, cette conception d'une opposition, prétendument absolue et implacable, entre les sciences naturelles, soi-disant «nomothétiques», et les sciences culturelles, «idéographiques», n'est autre chose que l'expression de la séparation entre science naturelles et sociales, — séparation qui n'accorde qu'aux seules sciences naturelles la possibilité d'avoir des lois scientifiques. Windelband faisait différence, en 1894, entre les sciences nomothétiques et les sciences culturelles idéographiques; cette différenciation remonte, sans aucun doute, à Kant et à sa théorie incomplète et partielle de la connaissance, selon laquelle seules les mathématiques et les sciences naturelles mathématisées, comme la

physique, peuvent être reconnues comme sciences véritables; cette différenciation est historiquement conditionnée par les retards des sciences sociales, qui étaient, comme on sait, jusqu'au commencement du XIX^e siècle considérées comme faisant partie des belles-lettres, et dont le premier à formuler les lois d'évolution fut seulement Marx; celui-ci démontrait en effet, sur l'exemple de la société capitaliste, qu'il faut considérer l'évolution de l'organisation sociale en économie comme un développement réglé par des lois. Cette différence qualitative, défendue par Windelband et Rickert, entre sciences naturelles et sciences sociales, sous le régime capitaliste, est donc basée sur l'opposition avec laquelle le capitalisme entrait sur la scène de l'histoire. Il s'agit de l'antagonisme entre les forces productrices, en croissance fougueuse, et les rapports sociaux, fondés sur la propriété privée; l'opposition entre l'industrie moderne, enfant de la science, d'un côté, et la misère et la ruine de la société, de l'autre. Windelband et Rickert parlent de l'impossibilité de refaire les événements et les institutions historiques et font de ces éléments l'unique sujet des sciences historiques. Il est vrai que, comme l'a montré Lénine, ce caractère d'être unique en son genre, et de ne pouvoir être refait, est un attribut typique de l'objet historique, mais «... l'analyse des relations sociales matérielles apporte immédiatement la possibilité de trouver répétition et régularité, et de résumer, en les généralisant, les situations dans différents pays dans la notion fondamentale de formation sociale.» (V. I. Lénine, *Ausgewählte Werke* in 2 Bde., Moscou, 1946, I, p. 92). Si on grossit l'importance des faits uniques en leur genre comme seul objet de l'histoire, si on écarte de l'histoire tous les facteurs d'évolution réglés par des lois, on arrive alors à une défiguration et à une dénaturation de l'histoire, à l'ignorance de ses lois. Il s'agit surtout, pour les philosophes idéalistes contemporains, de nier les relations normatives de la vie sociale. F. Dessauer fournit une interprétation typique pour la séparation absolue entre sciences naturelles et sciences sociales, qui nie les lois des faits sociaux, pourtant objectivement existantes; il écrit: «Le chercheur historique et en général le savant spécialiste des sciences culturelles, ne peut comprendre que ce qui est mis en ordre (organisé). Mais il a à faire face non seulement à cette «causalité» que les uns appellent parfois aveugle, mais aussi à la finalité. On agit en histoire non seulement en vertu de causes opératives, mais aussi en fonction de buts et en accord avec des valeurs. De tout cela résulte une situation, toujours unique; l'entendement méthodique de ses raisons internes, exprimé par un jugement mis au diapason, l'appréhendera dans son jaillissement de buts, de valeurs, de causes opératives. Tandis que la recherche en sciences naturelles, surtout dans le domaine des sciences inorganiques — et cela même au vu du grand nombre de chercheurs et de la multiplicité des points de départ — converge vers des résultats à signification unique, par une régularité normative déterminée, dans les sciences culturelles il reste pour

l'entendement mis au diapason un large espace libre pour l'opinion, l'interprétation d'une décision, l'estimation; et donc pour l'indécision», (Friedrich Dessauer, *Naturwissenschaftliches Erkennen*, Francfort, 1958, p. 292-293).

En niant qu'il existe des lois normatives dans la vie sociale, les philosophes idéalistes ne présentent aujourd'hui aucun argument nouveau, mais tirent leurs conceptions de philosophies, nées déjà au tournant du siècle. Il faut ici mentionner, précisément, le dualisme insoutenable entre la nature et la société, qu'ont développé les néokantiens. Ce n'est guère un hasard, qu'une grande partie des historiens, philosophes et sociologues, comme Belov, Meinicke, Dilthey, Weber, Jaspers et autres, sont devenus des partisans enthousiastes et des propagandistes de cette conception idéaliste. Karl Jaspers publiait une brochure *Max Weber. Deutsches Wissen im politischen Denken, im Forschen und Philosophieren* (1932), où il appuyait la théorie de Windelband — Rickert sur le clivage entre nature et société que prônait Weber. Ce n'est pas, non plus, un hasard que cette théorie a évolué par l'entremise de Max Weber et de ses disciples pour devenir un pilier de la sociologie contemporaine non-marxiste.

Le dualisme entre la nature et la société, défendu par Windelband et Rickert, est tout à fait insoutenable puisque le monde forme une unité matérielle. Toutes les sciences se réfèrent à ce monde matériel, explorent leurs domaines particuliers ou — comme c'est le cas pour la philosophie marxiste — les lois normatives les plus générales de la nature, de la société et de la pensée. On ne peut parler, par principe, d'une fissure entre la nature et la société et, par conséquent, il n'existe, par principe, aucune différence entre les sciences naturelles et sociales. Les sciences naturelles ne possèdent aucun autre caractère fondamental que les sciences sociales. La science est le produit de la connaissance, en même temps qu'elle est un procédé de la connaissance qui se développe à partir de la pratique sociale de l'humanité. La science englobe: d'abord différentes théories, conclusions et conceptions générales, qui se développent sur la base pratique des lois reconnues et prouvées; ensuite leur interprétation philosophique; enfin les idées fondamentales théoriques qui dirigent la connaissance ultérieure, et qui sont le fondement de la méthode de connaissance. De la classification marxiste des sciences apparaît la relation entre la philosophie et les sciences particulières, entre la méthodologie générale et les méthodologies spéciales. Marx, en découvrant les lois universelles de l'évolution de la nature, de la société et de la pensée, posait les fondements d'une synthèse générale théorique de la science, qui embrasserait surtout les trois domaines principaux du savoir, c'est-à-dire la science de la nature, la science de la société et la science de la pensée. Cette synthèse présuppose, d'après Kedrow, que soient résolus deux problèmes

concernant les relations réciproques: a) entre la philosophie et les sciences naturelles et b) entre les sciences naturelles et les sciences sociales (sciences de l'homme en général). Marx a fourni cette solution, en découvrant l'unité du monde et les liens réciproques entre les phénomènes naturels et sociaux. Le rôle décisif est ici joué par le matérialisme historique, qui fournit une méthode générale pour toutes les sciences sociales. La philosophie doit fournir aux sciences spéciales une méthode générale de la connaissance scientifique, une méthode pour entreprendre l'étude des phénomènes, une théorie générale. Les sciences, de leur côté, doivent fournir à la philosophie des élaborations concrètes pour qu'elle puisse généraliser, développer plus outre de la méthode en jeu et la théorie de la connaissance, pour qu'elle guide enfin leur évolution ultérieure. Toutes les catégories philosophiques sont contenues dans les notions fondamentales de chaque science particulière. Ainsi, par exemple, les catégories de la matière, du mouvement, de l'espace et du temps, de la causalité, régularité et conformité aux lois, du hasard et de la nécessité, ont une grande importance pour la physique. Toutes les catégories philosophiques s'intègrent d'une certaine manière dans les notions fondamentales de n'importe quelle science. Mais elles ne possèdent pas la même importance dans la recherche scientifique. En outre, les catégories et lois fondamentales de la dialectique marxiste possèdent une importance à la fois conceptionnelle (émanant de la conception du monde) et méthodologique. Elles reflètent la réalité objective et forment un système dont la catégorie centrale est celle de la matière. À cette catégorie est inséparablement lié l'axiome fondamental de la philosophie matérialiste, à savoir que le monde est matériel et aucunement soumis à une création quelconque.

On ne peut pas non plus soutenir la thèse que la philosophie a, dans l'Antiquité, embrassé toutes les branches du savoir et qu'avec la progression des connaissances scientifiques sur la nature et sur la société, une science positive après l'autre se sont détachées d'elle. Ni cette autre thèse que la science est en soi philosophique, thèse des positivistes niant le caractère indépendant de la philosophie. Comme objet de la philosophie, dans sa forme scientifique, c'est-à-dire matérialiste-dialectique, il reste le domaine de la dialectique en tant que science des lois les plus générales de la nature et de la société, et en tant que métathéorie de la pensée.

Toutes les disciplines naturelles et sociales de la science trouvent dans la philosophie leurs bases: ontologique, épistémologique, logique et méthodologique. La question du caractère matérialiste et moniste (unique) du monde est une question inséparable de la conception qu'on se fait du monde. Cette question est indissolublement liée aux aspects théoriques scientifiques de la philosophie.